



©Yerevanci



INTERVIEW

Martine Hovanesian,
anthropologue,
directrice de recherche au CNRS

« Les concepts d'exil et de diaspora s'éclairent mutuellement »

Comment se caractérise la diaspora arménienne ?

Martine Hovanesian : Le néologisme *diaspora* (*spiurk*) apparaît dans les écrits arméniens à la fin des années 1920. Cette nouveauté lexicale pour désigner la vie hors du territoire national est liée à une nouvelle géographie de la dispersion. Rompant avec une tradition diasporique formée d'élites intellectuelles et d'une bourgeoisie marchande, la grande diaspora du XX^e siècle est formée par les Arméniens de Turquie rescapés du génocide de 1915. La quête d'un principe organisateur de cette diaspora soulève des interrogations anthropologiques voire philosophiques sur la violence moderne de la destruction intégrale qui a précédé l'exil et qui sommeille toujours dans les imaginaires, à cause d'une absence de dénouement.

Cela explique la problématique de la transmission d'une mémoire commune dans l'exil...

M. H. : Les récits de vie que nous avons pu recueillir font surgir une mémoire collective de la dépossession suite au génocide. Les descendants racontent l'errance de leurs parents, leurs itinéraires migratoires et les conséquences de leur statut de réfugiés apatrides "les jetant" dans le monde, sans repères. Ils racontent "la génération de l'exode".

Et que racontent-ils d'eux-mêmes ?

M. H. : La deuxième génération née en France esquisse les thèmes sociaux de l'exil, les questionnements identitaires et le sentiment d'appartenance, élabore des interprétations autour du roman familial, pointe les secrets et les non-dits des parents sur la tragédie, les blessures indélébiles, l'impossible deuil. À travers ces quêtes identitaires, certains vont cheminer vers des retours : reprise de la langue "maternelle" après la mort d'un parent, engagement "communautaire" tardif, voyages redessinant d'anciennes errances et qui suivent les non-lieux des parents jusqu'au village de l'origine. ■

« Le génocide de 1915 ne résume pas toute l'histoire des Arméniens. Les jeunes ont besoin de connaître l'incroyable rayonnement des Arméniens, les traces de leur histoire millénaire partout dans le monde. Il s'agit de redonner la fierté d'appartenir à une grande civilisation et pas seulement à des familles de rescapés. »

Raffi Krikorian

« Lorsqu'ils ont fui Diyarbakır, mes grands-parents paternels ont emporté les registres du cadastre espérant ainsi pouvoir retrouver leurs terres, relate Meguerditch Makhisian, président de la Maison de la culture arménienne de Villeurbanne. Ils se sont d'abord arrêtés à Kobané à la frontière syrienne. Puis se sont installés à Alep. Mais mon grand-père continuait à utiliser ses économies pour faire traduire le cadastre de l'Ottoman vers le turc. » L'exode vers la France commence en 1922, après la ratification des traités d'après-guerre qui oblitèrent tout espoir de retour pour les Arméniens de Turquie. Entre 1925 et 1938, environ 63 000 Arméniens y trouvent refuge. Nombre d'entre eux se dirigent vers Rhône-Alpes où les industriels de la soie embauchent. « Mes parents sont arrivés en France après le massacre, vers 1924-1925, raconte ainsi Vahé Deragopian, Villeurbannais

de 77 ans. À Marseille pour mon père, à Lyon pour ma mère. Ils se sont mariés à Vienne et ont eu trois enfants dont seuls deux ont survécu. Mon père était ouvrier, ma mère culottière à domicile. »

RÉENRACINÉS... AILLEURS

Peu à peu, les Arméniens de France s'organisent, cherchent à se retrouver, à recréer une parcelle du pays perdu. Ce sont les Maisons de la culture arménienne, mais aussi les troupes de danse, les partis politiques, l'association humanitaire la Croix-Bleue ou encore l'association de jeunes Nor Seround. « Je me suis toujours impliqué dans la communauté, explique ainsi Vahé Deragopian. D'abord au Nor Seround, puis dans la MCA que j'ai présidée un temps et que je fréquente presque tous les jours. C'est essentiel pour maintenir notre identité. » Parallèlement à cette construction d'une identité commune dans